

Du « trop-plein » identitaire au « pas assez » : analyse du *Sang des bêtes* (2022) de Th. Gunzig et du *Corps tropical* (2021) de Ph. Marczewski

Tina Mouneïmné Van Roeyen
Chercheuse indépendante

Résumé: Dans cette analyse de deux romans belges contemporains de langue française écrits par des auteurs appartenant à la troisième génération d'immigrés de l'Europe de l'Est, en l'occurrence *Le Sang des bêtes* de Thomas Gunzig et *Un corps tropical* de Philippe Marczewski, nous allons voir les ressemblances et les dissemblances des stratégies identitaires par des héros en marge de la société qui se trouvent à un moment de leur existence où les questions sont plus nombreuses que les réponses. Quelles sont leurs certitudes, leurs positions (choc, opposition, quiétude, réconciliation, rébellion...) ? Comment gèrent-ils leur identité et appartenance(s) ? De toute évidence, ils se cherchent une place - la trouveront-ils ? Réussiront-ils à voir le monde différemment ? Finalement, sont-ils (protagonistes et auteurs), plus dans la représentativité ou dans la représentation ?

Mots-clés: appartenance, Marczewski, Gunzig, interdépendance, écritures migrantes

Abstract: In this analysis of two contemporary Belgian French-speaking novels written by authors belonging to the third generation of immigrants from Eastern Europe, namely *Le Sang des bêtes* by Thomas Gunzig and *Un corps tropical* by Philippe Marczewski, we will seek the similarities and dissimilarities of identity strategies by heroes living on the margins of society who find themselves at a moment in their existence where the questions are more numerous than the answers. What are their certainties, their positions (shock, opposition, tranquillity,

reconciliation, rebellion, etc.)? How do they manage their identity and belonging(s)? Obviously, they are looking for their own place - will they find it? Will they succeed in seeing the world differently? Finally, are they (protagonists and authors) more representative or representational?

Keywords: belonging, Marczewski, Gunzig, interdependence, migrant writing

Introduction

Qu'est-ce qu'un Juif ? Quelles sensations peut fournir la forêt amazonienne ? À quoi ressemble un Péruvien ? Pourquoi va-t-on à la salle de sport ? Ces questions ne sont pas anodines et sont bel et bien reliées à notre sujet : l'appartenance ou la non-appartenance en littérature, la ressemblance, l'assimilation – propos qui passent aussi bien par les cases de l'identité et de l'identification que – et peut-être surtout – par celle des apparences. Dans cet article, nous nous proposons de se pencher sur deux romans ressortissant de la Belgique francophone, à savoir *Le Sang des bêtes* de Thomas Gunzig et *Un corps tropical* de Philippe Marczewski, parus respectivement en 2022 et 2021. Alors que dans la première œuvre, le personnage principal doit se mesurer au poids du passé duquel il essaie à tout prix de se libérer, le héros de la seconde se heurte à une sorte de vide existentiel qu'il va tenter de combler avec des « cocotiers et des chameaux », pour reprendre la célèbre expression de l'ethnographe français Victor Segalen.

Le Sang des bêtes ou la multi-appartenance identitaire

Publié en 2022, *Le Sang des bêtes* est le douzième livre de Thomas Gunzig, auteur multiprimé devenu une figure de proue de la scène littéraire belge. Prix Rossel de 2001, cet ancien libraire, diplômé en sciences politiques et professeur de littérature est également scénariste, dramaturge, chroniqueur, membre de jurys. Si le fait qu'il soit dyslexique et qu'il ait passé six ans dans une école pour handicapés dans sa jeunesse est largement connu, peu de gens savent qu'il est petit-fils d'un combattant juif tchécoslovaque et d'une Juive communiste polonaise réactionnaire du côté de son père. Ce dernier, le cosmologue Edgar Gunzig à réputation sulfureuse, a d'ailleurs décrit leurs péripéties (et les siennes) dans *Relations d'incertitude* (2004), un livre plein de rebondissements et de coups de théâtre où l'incertitude éponyme joue le rôle principal.

Après plusieurs romans sombres, voire trash, où l'écrivain fait part de l'état peu enviable du monde actuel, Gunzig junior choisit d'aborder la thématique des relations interhumaines (et pas seulement), de la mémoire intergénérationnelle, de l'apparence identitaire et du regard d'autrui, sous un angle non moins cocasse.

L'auteur s'amuse à pousser la logique très loin : est-ce que, parce que je ressemble à une femme, je dois être une femme ? Est-ce que, parce que je suis fils d'un Juif, je dois me considérer comme un Juif ? Est-ce que, parce que je suis d'origine coréenne, je dois être douce et soumise, et avoir un sexe « étroit » (Gunzig 2022 : 129) ? Est-ce que les humains, parce qu'ils sont humains, doivent se sentir supérieurs aux animaux et les malmener ?

Le jour de son cinquantième anniversaire, Tom, un alter ego probable de Thomas Gunzig, se pose et repose la même question : « Qu'est-ce que j'ai fait de ma vie ? » (*idem* : 10). En effet, ce féru de culturisme traverse une phase dans laquelle il ne s'apprécie guère. Sous-stimulé dans le magasin de bodybuilding où il travaille, il se trouve vieux, sans destin, sans talent. À toutes ces émotions négatives, s'ajoute celle de la peur, constitutive de son être et héritée de ses ascendants juifs :

cette peur était profondément inscrite en lui, elle faisait partie de sa chair, elle parasitait ses connexions nerveuses, elle était une ancre d'acier qui l'immobilisait éternellement au milieu de la routine, de la tranquillité, d'une impression de sécurité et qui l'avait toujours tenu à l'écart de la vie elle-même. Cette peur, il le savait, il était né et il avait grandi avec elle. On lui avait toujours raconté de quelle manière la vie pouvait brusquement prendre fin, comment le chaos pouvait détruire une existence, comment le cours d'une vie pouvait d'un instant à l'autre plonger dans l'abîme, qu'il fallait toujours se méfier, rester sur ses gardes, s'attendre au pire parce que c'était le pire qui finissait par arriver... (*idem* : 20)

Tom est marié à Mathilde, rencontrée à la salle de sport et sensible à la cause des réfugiés, avec laquelle la relation est tiède depuis un moment ; il est le père de Jérémie, un fils un peu plus sentimental qui ne l'aurait souhaité et qui lui aussi connaît des problèmes de couple avec Jade, sa copine d'origine coréenne, « écolo-bobo ». Mais, Tom est surtout le fils de Maurice, un Juif polonais, orphelin rescapé des camps de concentration, prisonnier de sa mémoire. Vu que Jérémie s'est brouillé avec Jade et que Maurice est gravement malade,¹ tout ce beau monde se retrouve chez Tom, ce qui rend la situation un tant soit peu explosive. Les non-dits, les silences et les reproches trop longtemps réprimés pèsent lourd. Par ailleurs, Tom ne vit pas sur une île déserte : son sort (ainsi que son bien-être et toute son identité) est imbriqué dans un réseau familial fortement interdépendant. Maurice, qui a son mot à placer à propos de tout le monde, dira par exemple de son fils qu'« avec son bodybuilding, il fait tout pour ne pas ressembler à un Juif » (*idem* : 49), ou encore de son petit-fils : « Ce que je vois, c'est du traumatisme transgénérationnel ! Ce qu'on a fait là-bas [à Auschwitz] à tes arrière-grands-parents [...] C'est inscrit en toi ! Tu es toujours si seul, tu es toujours déprimé ! Et la seule fille que tu trouves, elle a un caractère de nazi ! » (*ibidem*).

Deux événements jouant le rôle de catalyseur font que toutes les certitudes de notre personnage principal tombent. Premièrement, le kit de test ADN qu'il reçoit

comme cadeau d'anniversaire démontre que celle qu'il pensait être sa mère (morte dans un accident de voiture) n'était pas sa génitrice et qu'il était issu d'une brève relation qu'a eue Maurice avec une femme quechua lors d'un séjour en Amérique du Sud :

Et lui, Tom, maintenant qu'il connaissait la vérité, éprouvait-il quelque chose de différent ? Toutes ces questions se bousculaient dans son esprit mais une évidence émergea soudain : « Je ne suis pas juif. » Il le dit à haute voix :

- Je ne suis pas juif !

Son père se tortilla sur sa chaise :

- Enfin si, quand même à moitié !

- Ma « vraie » mère n'est pas juive alors moi non plus !

- Disons qu'aux yeux de traditionnalistes tu n'es pas juif mais aux yeux des nazis tu es juif. Voilà. (*idem* : 139)

Le deuxième élément qui va remettre en cause son identité est la rencontre avec N7A – un prototype de vache génétiquement modifiée sous forme humaine, créée de surcroît à l'effigie d'une actrice pornographique, un spécimen qui ressemble à une femme, une femme qui parle, mange et respire, mais qui n'est pas une femme. Cette non-femme se fait maltraiter par son créateur, un homme aux aspirations pseudo-scientifiques qui expérimente dans son sous-sol. Tom, qui ne supporte pas la violence gratuite,² a enfin une occasion de prendre son courage à deux mains et de la sauver. Cette épreuve va faire qu'il pourra agir sur le cours de sa vie et en changer le paradigme : il a évolué de peureux (avec la peur atavique inscrite dans ses gènes) à *courageux*, de *je subis* à *j'ose*.

Tom sort donc vainqueur du conflit où il s'est retrouvé coincé depuis des années. La confrontation avec un père juif polonais (et de son chat vomissant à intervalles réguliers), une mère Quechua absente, une femme indifférente, un petit-fils impuissant, la copine asiatique³ de ce dernier et – pour couronner le tout – un personnage féminin résultant d'une manipulation génétique se prenant pour une vache lui a été bénéfique. Finalement, il s'agit de rien d'autre que de se trouver une identité au-delà de ce qui est visible et/ou assigné. Dans le monde gunzigien, il s'avère que l'on peut être et femme et animal, et juif et quechua, et coréenne et occidentale en même temps... N7A s'exclamera à un certain moment « Vous êtes comme moi ! [...] Vous êtes plusieurs choses à la fois et vous ne savez pas ce que vous êtes vraiment ! » (*idem* : 139) Mais faut-il vraiment le savoir ? Et si l'on se contentait d'un sentiment de *feel-good*, si accepter son identité composite suffisait ? Selon les auteures du *Fétiche et la plume. La littérature, nouveau produit du capitalisme*, le

culte Feel-Good est fondé sur un scénario de crise existentielle, après le deuil d'un proche, ou après avoir pris conscience de la vacuité du travail quotidien, des valeurs sociales. S'ensuit un périple intérieur, une quête, une rencontre, qui aboutit à une forme de recentrage, de réconciliation et de ressourcement permettant à l'héroïne ou au héros de reprendre le travail et de perpétuer ces valeurs sociales, mais autrement. (Ling & Sol Salas 2022 : 117)

Le sociologue Vincent de Gaulejac les seconde : pour contrer tous les processus d'invalidation, de disqualification et d'exclusion du contexte actuel, rien de tel qu'une vie marquée par la « simplicité volontaire », la quête de sens, une vision écologique et convivialiste de l'existence. Les enjeux socio-économiques devraient être vécus à la mesure de la qualité de vie et du sens que chacun lui donne (de Gaulejac 2016 : 147ss).

En conclusion, Tom finit par devenir un citoyen engagé et un père de famille réconcilié. Ne résistant plus à sa nature « mi-Juif, mi-Quechua », il ne ressentait même plus le besoin d'aller à la salle de musculation. Il retombe amoureux de sa femme. Maurice guérit et se fait pardonner par son fils ; le couple Jérémie/Jade se donne encore une chance ; N7A sort de la zone grise et devient officiellement la culturiste Enceta Cow (dont l'identité est attestée par des papiers). Parti d'une critique de la société consumériste où il est question de violence, d'extermination et d'idées reçues, Gunzig en fera un conte de fée moderne qui procure du bien.

Un corps tropical ou le gouffre identitaire

Nous retrouvons ces questions de domination et d'exploitation de façon implicite dans *Un corps tropical* de Philippe Marczewski.⁴ Né en 1974 à Ougrée (dans la banlieue liégeoise), ce docteur en neuropsychologie cognitive vient d'un milieu où la précarité était plutôt la règle que l'exception. Haut lieu de la sidérurgie et des charbonnages, la région connaît principalement une population ouvrière dont la main-d'œuvre est immigrée. Tout comme Gunzig pourtant, sans venir du milieu littéraire, Marczewski était libraire avant de s'investir dans le milieu associatif. La littérature est, pour lui, une boîte à outils pour exprimer le monde :

Je viens d'un milieu populaire, ouvrier et immigré. Je pense que la question politique va de soi. J'ai l'impression que je ne peux pas ne pas être positionné sur une zone de scission sociale ou de difficulté, là où il y a des zones de frottement. Pour moi, ces zones sont par exemple le postcolonialisme, les rapports Nord-Sud, les rapports à l'immigration, à ce que le travail – consenti mais obligé – fait au corps [...] Et ce qui se passe là est plus intéressant qu'au sommet d'une colline. (Marczewski 2022 : 30)

Alors que dans *Le Sang des bêtes*, tous les personnages ont une personnalité très marquée, ils sont pour ou contre quelque chose, ils sont « fils de », ils appartiennent

à quelque chose de beaucoup plus grand qu'eux, ils sont dans l'interdépendance, le personnage principal d'*Un corps tropical* est dans la contre-dépendance : il est tout seul, il n'appartient à rien. Il n'a pas de nom, il vit dans une ville sans nom (qui se laisse deviner comme une ville nord-européenne, à cause des « plaines tempérées »), il n'a aucune vie sociale ou associative. Ni particulièrement beau, ni riche, ni vif intellectuellement, ni heureux, ni spécialement malheureux, mais plutôt quelconque, il n'a qu'un semblant de vie familiale (une femme qui demeure « la femme chez qui je vivais », et un enfant qui restera « l'enfant », dont on ne connaîtra même pas le sexe et dont on sera même pas sûr si l'enfant est de lui).

Le périmètre dans lequel il fonctionne n'est pas spécialement intéressant, à l'instar de l'époque dans laquelle il est amené à vivre. Sa vie se présente comme « une autoroute droite avec au bout le bureau, l'emploi, le corps assis sur une chaise habillée de toile qui grattait la peau à travers le pantalon, et la maison et ses travaux et l'emprunt à rembourser, pour ne rien dire, évidemment, de la pollution, et des guerres, et des maladies » (Marczewski 2021 : 28).

Un jour, il découvre par hasard un parc tropical, par lequel il se laisse tenter, histoire de tuer le temps d'attente d'une livraison en mains propres. Et c'est la révélation, la pièce qui manquait à son bonheur personnel. Le pédiluve, moult fois mentionné, fait foi du miroir des *Aventures d'Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll - de l'autre côté du miroir (ou du pédiluve), un autre monde (meilleur, plus coloré) nous attend :

J'imaginai très bien ne plus jamais quitter cette terre promise, y vivre sous un faux nom, une nouvelle identité tropicale, Général Pedro de la Vega Hernández y Jamón, ou quelque chose comme ça, et lentement vieillir sous les bananiers en pot, la peau flétrie par les bains incessants, ne plus répondre enfin qu'eu nom de Don Pepe, le Señor des transats, padre des jacuzzi. (*idem* : 29)

Tout au long du livre, il y aura opposition entre l'appartenance nordique de notre anti-héros et la promesse de l'exotisme, ce goût pour ce qui est lointain, cette sensation de l'idée qu'on se fait du divers. Nous sommes en plein orientalisme d'Edward Saïd qui, pour mémoire, préconisait que premièrement l'Orient avait été pratiquement inventé par l'Occident et que deuxièmement notre identité d'Occidental se forgeait justement dans cette opposition entre le « nous » et le « vous », et qu'accessoirement, rien de bon ne pouvait possiblement en sortir. Les tropiques du personnage de Marczewski sont cet Orient, pour la plupart, fantasmé.

Alors que tout ce que à quoi le protagoniste aspire, c'est au final un peu de fluidité et une sensation de flottement (comparable peut-être à un état d'ivresse), il est poussé à effectuer une mission secrète d'abord à Madrid, puis au Pérou, muni d'un faux passeport, celui d'un certain Ernest Floresse, diplomate péruvien (sans qu'il

parle un mot d'espagnol). Il accepte, contre son gré, se convainquant qu'au moins, il pourra au moyen de cette aventure se rapprocher un peu de son rêve. Mais, plus il s'en rapproche physiquement, plus il s'en éloigne psychiquement.

L'expérience de « la vie tropicale » tourne très vite au vinaigre, autant sur le plan humain (il fait la découverte de la mafia, de la cocaïne, de la violence, des cartels, des viols collectifs), qu'écologique - la jungle tropicale est en vérité un lieu de misère, qui fait peur et qui déçoit : « on n'y progressait que par des saccades et à coups de machette au prix de douloureuses excoriations et de multiples gênes, le dos courbé et le souffle empêché par l'épaisseur de l'air humide » (Marczewski 2021 : 279). Et un peu plus loin, l'auteur ajoute : « tout meurt ici. Tout brûle et tout meurt [...] Tout se mord et se dévore. Tout pourrit et se désagrège, repousse et retombe. Tout n'est que gaz de décomposition, et c'est nous qui le respirons. On étouffe, ici. La forêt tropicale, ça n'existe pas » (*idem* : 355).

L'exploitation de la forêt tropicale se laisse lire comme l'exploitation du pauvre (immigré) par le riche capitaliste, du colonisé par le colonisateur occidental. Même si dans *Un corps tropical* mention n'est pas faite de la Pologne originale de l'auteur, Marczewski fait allusion à la condition peu enviable des immigrés polonais, italiens et autres « chrétiens, dociles et travailleurs, et pauvres surtout, corvéables » à volonté (Marczewski 2019 : 204).

Le lecteur pourra saluer le côté scientifique de l'entreprise : à la situation initiale neutre (se construire une fausse identité sur une fausse idée de tropicalité pour enrichir son imaginaire), s'ajoute un voyage improvisé au terme duquel cette supposition est analysée, réévaluée, discutée, négociée, pour finalement être déconstruite.⁵ S'il est important de mentionner toute cette démarche, c'est parce que le faux Ernest va construire son identité en fonction des enjeux/ défis/ obstacles auxquels est confronté. Même s'il arrive à les surmonter à chaque fois, sa foi en la tropicalité s'estompe peu à peu et il en ressort changé.

La fin du roman reste ouverte et encore plus problématique qu'au départ. Alors que l'homme avait quand même un simulacre de maison, un simulacre de famille, un simulacre de vie professionnelle et une sorte d'ambition personnelle (aller aussi souvent que possible à la piscine tropicale), à la fin tout est littéralement tombé à l'eau. Les traces de son existence s'effacent une à une : échoué sur une plage dans le sud de l'Espagne, il éteint son téléphone portable, sa chemise est enlevée par le vent, sa valise coulée... S'étant rendu injoignable et introuvable, il commence à nager et, pour une fois c'était facile, « le vent [l]e poussait dans le dos » (Marczewski 2021 : 399). Est-ce une vraie liberté retrouvée ou plutôt une liberté illusoire, conditionnelle ? Est-ce une fuite, un suicide ? Est-ce que c'est vraiment ce qu'il a voulu ?

Conclusion

Aussi bien dans *Le Sang des bêtes* que dans *Un corps tropical*, l'identité passe par le corps. Dans les deux romans, les titres des chapitres sont organisés autour des noms de muscles pour le premier⁶ et des éléments constitutifs de l'organisme pour le second.⁷ S'il est clair que le corps est une belle métaphore pour l'interdépendance, c'est tout aussi une référence très politisée s'inscrivant dans une certaine culture néolibérale.

Chez Gunzig, il s'agissait de rendre son corps plus beau et plus performant (culte de l'image) ; un corps en bonne santé (ou rien que son apparence) serait un gage de productivité et de performance. Ne vivons-nous pas dans une société qui valorise l'individu entrepreneur de lui-même, responsable, capable de se prendre en main ? Mais Tom, ne le fait-il pas – consciemment ou inconsciemment – pour invalider son identité de Juif (de façon sous-entendue : de peureux devant se cacher, voire se rendre invisible, pour survivre) ?

Chez Marczewski par contre, le corps devient une ressource naturelle pour créer un capital pour en dégager un profit. Le faux Ernest Floresse doit avaler des capsules de cocaïne pour racheter sa liberté, son corps n'est devenu donc qu'un réceptacle : « Voilà ce que les tropiques ont fait de moi [...] Je cherchais le corps tropical mais mon corps n'est plus que parois distendues, cuir à déformer, panse à gonfler. Plus humain, plus même animal, à peine vivant ; tout juste de la matière première pour cordonnier » (*idem* : 360). Un réceptacle à l'opposé de l'idée qu'il se faisait du corps tropical éponyme, évidemment, mais qui traduit ironiquement une vérité bel et bien existante. Un corps tropical n'est pas un corps bronzé et gâté par l'effet bienfaisant des vagues, mais un corps obligé de traficoter pour sauver sa peau.

Quand on pense à l'identité, on pense à la filiation, même en littérature. Jusqu'à récemment, on ne remettait pas en question que l'écrivaine Malika Madi était d'origine maghrébine, on ne discutait pas avec le fait que Kenan Görgün était né de parents Turcs ou que Girolamo Santacono pourrait être autre chose qu'italien. L'identité était une valeur sûre et stable, facilement identifiable, qui assurait une cohérence à soi-même et à sa descendance. Si leurs personnages étaient aux prises avec des lieux binaires bien circonscrits (Belgique/Algérie, Belgique/Turquie ou Belgique/Italie), cela ne semble plus être le cas aujourd'hui.

Nous l'avons vu à travers Thomas Gunzig (né en Belgique d'un père né en Espagne d'un père né en Tchécoslovaquie) et Philippe Marczewski (né en Belgique d'un père ouvrier né d'un père mineur polonais), il ne s'agit plus d'appartenir à une certaine classe, mais de se forger une place de la société éclatée et délocalisée actuelle. Alors que le premier auteur traitait et de Juifs et de Coréens et de Quechua et du bien-être animal et des femmes et de la militance écologique, le deuxième allait dans le sens de l'absence et de la sous-référentialité.

Aucun d'eux n'est considéré par la critique belge comme auteur migrant et encore moins juif et/ou polonais/tchèque/est-européen. Il est néanmoins intéressant pour le chercheur de constater comment cette appartenance assignée a, avec le temps et les générations, évolué. De la polonité à l'universalité, serait-on tenté de dire, en passant par pléthore de langues, d'appartenances, d'identifications, de mémoires, d'étiquetage, d'orientations politiques ou encore de mouvements sociaux et d'activités culturelles.

Citons, pour finir, le grand Alain Berenboom, Prix Rossel de 2013, né d'un père juif polonais et d'une mère de culture russe : « Je suis en fin de compte belge parce que je suis étranger » (Vantroyen, 2013 : 24), dira-t-il à propos de ses racines multiples. Pour nous, la littérature belge est une littérature migrante, entre l'espoir et l'anéantissement, le happy-end et l'errance qui passe principalement par une présence corporelle dans l'ici et le maintenant.

Notes

* Polono-libanaise vivant en Belgique, Tina Mounéimné Van Roeyen se passionne depuis toujours par la recherche en littérature francophone : qu'est-ce qui fait que des (im)migrants écrivent ? Comment, pourquoi et pour qui créent-ils ? Qu'est-ce qui fait que certains seront salués par les médias alors que d'autres demeureront inconnus ? Il n'est pas étonnant dès lors que sa thèse, défendue à l'Université de Varsovie, a été dédiée à la place des écrivains immigrants sur la scène littéraire québécoise au tournant du XXI^e siècle, publiée aux éditions Peter Lang en 2012. Elle privilégie, dans sa recherche, une approche interdisciplinaire et sociocritique.

¹ Maurice emménage avec son chat William, malade également, ce qui rend la situation encore plus burlesque.

² *Le Sang des bêtes* est par ailleurs la reprise du titre d'un film documentaire de Georges Franju sorti en 1949 sur les abattoirs parisiens de la Villette montrant les conditions de la mise à mort des animaux.

³ En tant que militante écolo qui s'insurge contre l'état de délabrement du monde laissé par la génération précédente, Jade mène activement ses propres combats identitaires. « Mon identité ce serait autre chose que 'femme racisée issue de l'adoption' », affirmera-t-elle dans une discussion avec la vache (Gunzig 2022 : 129).

⁴ Philippe Marczewski a reçu pour, ce premier roman, le Prix Rossel en 2021. Sa toute première œuvre parue en 2019 était un recueil de nouvelles.

⁵ Le fait qu'il va de déconvenue en déconvenue nous fait fort penser au voyage initiatique de *Candide* de Voltaire.

⁶ *Le Sang des bêtes* est constitué de dix-neuf chapitres allant de « Pectoraux » à « Grand dorsal » en passant par « Vaste latéral » et « Rhomboïdes ».

⁷ « La peau », « La gorge », « L'os » et « L'estomac ».

Bibliographie

Carroll, Lewis (2005), *Les aventures d'Alice au pays des merveilles*, Paris, Gallimard [1865].

de Gaulejac, Vincent (2016), *La névrose de classe. Trajectoire sociale et conflits d'identité*, Paris, Payot & Rivages [1987].

Gunzig, Edgar/Elisa Brune (2022), *Relations d'incertitude*, Bruxelles, Espace Nord [2004].

Gunzig, Thomas (2022), *Le Sang des bêtes*, Vauvert, Au diable Vauvert.

Ling, Hélène/Inès Sol Salas (2022), *Le fétiche et la plume. La littérature, nouveau produit du capitalisme*, Paris, Payot & Rivages.

Marczewski, Philippe (2019), *Blues pour trois tombes et un fantôme*, Paris, Inculte.

-- (2021), *Un corps tropical*, Paris, Inculte.

-- (2022), « Philippe Marczewski : la littérature comme boîte à outils », entretien avec Louise Van Brabant, *Le Carnet & les instants*, n°211 : 28-31.

Mouralis, Bernard (1975), *Les Contre-Littératures*, Paris, Presses Universitaires de France.

Said, Edward W. (1995), *Orientalism. Western conceptions of the Orient* [1978].

Segalen, Victor (1978), *Essai sur l'Exotisme. Une Esthétique du Divers*, Montpellier, Fata Morgana [1904-1918].

Todorov, Tzvetan (1997), *Les morales de l'histoire*, Paris, Hachette [1991].

Vallet, Guillaume (2022), *La fabrique du muscle*, Paris, L'échappée.

Vantroyen, Jean-Claude (04/12/2013), « Alain Berenboom remporte le Prix Rossel 2013 », *Le Soir* : 24.

Voltaire (2017), *Candide ou l'Optimisme*, Paris, Flammarion [1759].